

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 69 (1924)
Heft: 7

Artikel: Le front continu
Autor: Revol, J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-340806>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

LXIX^e Année

N^o 7

Juillet 1924

Le front continu.

SES CARACTÉRISTIQUES. — SON ÉVOLUTION. — SON AVENIR

Une tunique de Nessus qui ronge la chair des armées jusqu'à l'os. Un événement imprévu dans les annales de la guerre. Un aveu d'impuissance devant lequel toutes les règles de l'art militaire se trouvent définitivement abolies. Voilà pour les uns, le jugement de malédiction qu'ils portent sur le front continu.

D'autres voient en lui, au contraire, un rempart sauveur élevé fort à propos par les armées de métier. Il a permis aux nations en armes de mettre en œuvre la totalité de leurs ressources. Grâce à lui, l'organisation d'un effort final décisif a pu être poursuivie avec une sécurité suffisante. Tant ceux-ci que ceux-là vont opposant à la guerre de mouvement, la guerre de tranchées ; ils l'identifient, en quelque sorte, avec la notion contemporaine de continuité dans les fronts.

La réalité serait-elle aussi simple et si spontanée cette forme de la guerre que l'on n'en relève aucune trace, pas le moindre vestige précurseur dans les événements militaires antérieurs à ceux de 1914-1918 ? En d'autres termes, le front continu résulte-t-il d'une évolution ou d'une révolution ? Est-il un progrès ? Ou bien la marque d'une régression ? Quelles en sont les causes, profondes ou immédiates, morales ou matérielles ? Sans doute le front continu ne se présente pas avec cet exclusivisme d'être tout avantage ou rien qu'inconvénients. Comment dès lors, en scruter les diverses conséquences en vue d'une utilisation éventuelle dans la guerre future ?

A ces diverses questions, on s'efforcera ci-après de ré-

pondre. Après toutefois s'être mis d'accord sur l'exacte signification du vocable, car sous une apparence laconique, il résume plusieurs idées sensiblement différentes.

* * *

J'en distingue trois principales dont l'examen successif nous guidera dans la voie des précédents historiques.

Il y a d'abord, dans le déploiement stratégique qui précède la bataille et en vue de livrer celle-ci, le *dispositif des troupes*. D'ordinaire, on n'y fait guère allusion quand on parle aujourd'hui du front continu. Il mérite cependant de nous arrêter un instant. Selon que les grandes unités sont étroitement juxtaposées ou présentent entre elles des vides plus ou moins considérables, leur formation est dite continue ou à intervalles.

Distinction qui remonte à la plus haute antiquité, bien que l'art militaire, en ses toutes premières manifestations, ait connu l'ordre plein, la muraille tactique. Sitôt qu'il y eut combinaison de forces, les armées présentèrent des alternances de pleins et de creux dont ce fut le lot, pour des générations de tacticiens, d'épiloguer sur les dimensions, la nature, les formes ou l'objet. A certaines époques, cependant, le front continu a été remis en honneur. L'infanterie d'Henri IV combattit à Ivry en ligne sans intervalles. Surtout au XVIII^e siècle, en particulier par Frédéric II après sa débâcle au début de la guerre de Sept Ans, ce dispositif se vit fréquemment employé. Cavalerie et infanterie prussiennes chargeaient en muraille, à peine quelque sept ou huit pas se trouvant ménagés entre les bataillons. C'était une mesure susceptible de donner aux troupes un surcroît de cohésion sur le champ de bataille.

Au XIX^e siècle, les armées nationales inspirées du souffle de 1789, purent, dans des limites variables, négliger cet appoint matériel du coude à coude indispensable aux soldats mercenaires.

Il reparaissait à la veille de 1914 avec les grandes armées actuelles. Mis toutefois à leur taille : désormais, au lieu de continuité tactique entre unités élémentaires, bataillons ou escadrons, il s'agissait de placer bout à bout les divisions, corps d'armée ou armées. Chargés pour la première fois de

conduire des millions de soldats citoyens, les chefs militaires recouraient à la même précaution déjà prise par leurs prédecesseurs dès la plus haute antiquité. Geste de prudence et d'hésitation. A l'Ecole de Guerre, à l'Etat-Major de l'Armée, au Conseil supérieur de la Guerre, dans tous les exercices sur la carte, on aboutissait à des dispositifs stratégiques dans lesquels toutes les grandes unités se trouvaient déployées sur le même plan, en étroit contact, sans aucun intervalle. Il fallait éviter, disait-on, qu'à la faveur du moindre vide l'ennemi pût se glisser, pénétrer à la façon d'un coin, élargir la séparation et consommer ainsi la dislocation d'un front déjà désuni. C'était une application littérale et en quelque sorte primaire du précepte : « agir tous ensemble dans la bataille ». Plus donc de détachements ni de fractions séparées. La bataille moderne se présente avec ses groupes d'armées comme se présentait au XVIII^e siècle la bataille d'ordre oblique de Frédéric II.

Les concentrations initiales de la Grande Guerre, tant française qu'allemande, furent établies selon cette conception. Notre plan XVII rangeait jointivement quatre armées sur le front de Belfort au nord de Verdun ; il en prévoyait une cinquième (celle portant le numéro IV) placée en arrière, mais tellement serrée sur la première ligne qu'elle s'intercalerait immédiatement, sans rien pouvoir faire d'autre, entre les éléments rangés devant elle : précisément pour combler tout intervalle dans l'hypothèse prévue d'une extension du front vers la gauche.

De même du plan allemand. Les changements apportés à partir de 1905 par Moltke le neveu au dispositif élaboré par son prédécesseur le comte Schlieffen, confirment à l'envi cette tendance à une répartition monotone des forces. Tandis que celui-ci prévoyait le maintien d'un simple rideau de quelques divisions seulement en Lorraine pour contenir l'attaque française attendue de ce côté, il groupait plus à droite une masse prépondérante de manœuvre chargée de nous déborder par les pays neutres, Luxembourg et Belgique. Moltke, plus indécis, moins sûr de lui, ramena vers le centre et à gauche une partie des forces primitivement affectées à la droite.

Dans les deux cas, d'ailleurs, le dispositif restait continu et les armées jointives entre elles.

Cette continuité allait être comme un Evangile pour chacun des belligérants au cours des opérations de campagne. On connaît les hésitations de Lanrezac à s'élever vers le Nord tant que ne serait pas comblé le vide ainsi creusé à sa droite. L'ordre de retraite donné ensuite à son armée déployée sur la Sambre ne se basait point sur la menace d'encerclement allemand par l'Ouest ; seul le glissement entre IV^e et V^e armée de fractions ennemis par le gué d'Hastières, le détermina.

Le repli stratégique consécutif à l'issue malheureuse de la bataille des frontières, crée un vide au centre des armées françaises. Joffre le comble par la IX^e armée : elle s'illustrera sous les ordres de Foch aux marais de St-Gond.

A cette même bataille de la Marne, la retraite de la droite allemande est provoquée par le vide entre les armées de Klück et de Bülow ; non par la menace de Maunoury sur les derrières de Klück.

Plus tard, dans la Course à la mer, alors qu'il importeraît de gagner de vitesse l'aile adverse pour la déborder, personne ne parvient à vaincre la prudence des chefs d'armées. Successivement, un Castelnau, un Maud'huy, arrêtent leurs débarquements au contact immédiat des troupes précédemment engagées. Chez eux, le front continu dans la bataille est passé à l'état de dogme intangible. Aucun ne se croit autorisé à l'enfreindre sans courir de très graves dangers.

Ainsi, avant même que les formes apparentes de la guerre en eussent popularisé l'expression, le front continu régnait déjà dans la doctrine élaborée par les techniciens.

Ces formes apparentes, attitude défensive des troupes, emploi généralisé de la fortification, allure indéfiniment traînante des hostilités, on les a exprimées d'un mot qui fait image : la *cristallisation des fronts*. C'est la deuxième des notions auxquelles on faisait allusion tout à l'heure.

Aucune des causes de cette stabilisation intervenue en novembre 1914 n'avait échappé aux prévisions des observateurs attentifs. Et cependant, quelle douloureuse surprise

ne produisit-elle pas dans nos esprits au moment où les événements la rendirent inévitable ! Pas plus l'un que l'autre des deux adversaires ne s'y rallia de gaîté de cœur. La guerre de tranchées est le résultat d'une imprescriptible nécessité, chacune des armées en présence n'ayant plus assez de force pour continuer la poursuite ou contre-attaquer à son tour. Au mouvement allait succéder l'immobilité, symbole d'impuissance. Un épuisement réciproque ; surtout, le manque d'armes et de munitions obligeait à stopper. De part et d'autre, on s'enterre ; on se met à l'abri ; on se fortifie pour prévenir toute attaque ; on attend.

On attend quoi ? Que les armements soient accrus dans une proportion qui permette de sortir enfin des tranchées. Mais comme les moyens défensifs, eux aussi, se perfectionnent à mesure que le temps passe, la densité des moyens d'attaque nécessaires pour renverser les défenses établies devra croître de jour en jour. La décision de la lutte en sera d'autant reculée. Un moment, on perdra même l'espoir de l'obtenir par les armes.

Si aucun des belligérants en présence n'a voulu au préalable et de son plein gré recourir à cette allure passive de la cristallisation, pourtant *a priori* les Allemands y croyaient plus que nous.

Je le répète, ce n'est pas qu'en France nul n'ait prédit la neutralisation réciproque des armées en présence. On lit en effet dans le *Cours de tactique générale* de l'Ecole supérieure de Guerre, portant la date de 1905, sous la signature du lieutenant-colonel Verraux :

« Nous pouvons prévoir que les luttes futures présenteront deux périodes : la première sera celle des heurts formidables, un seul peut-être, deux ou trois tout au plus, à la suite desquels l'un des deux adversaires triomphera de l'autre ; dans la seconde, le vaincu s'accrochant au sol de la patrie avec toute l'énergie du désespoir, s'apprêtera, comme le fauve aux abois qui multiplie les coups de ses défenses naturelles, à vendre chèrement sa vie, ou à en payer moins cher la rançon.

« A chacune de ces deux périodes on mettra en œuvre

des procédés différents ; au cours de l'une on verra toutes les forces vives des nations en cause, déjà tendues à l'extrême pendant de longues années de paix, se précipiter les unes contre les autres, s'aborder avec furie, se poursuivre sans relâche, jusqu'à ce que l'une d'elles tombe ; au cours de l'autre, les armées opéreront avec une allure plus calme, elles feront de la guerre de siège, des incursions contre les communications, de la guerre locale... Ce sera une réminiscence de la guerre d'autrefois. »

Qu'en pensent ceux, si nombreux, qui se sont plu à critiquer le haut enseignement de nos Ecoles militaires ?...

La guerre de 1870, dans son cadre particulier, s'était en somme déroulée de la sorte : après les grands chocs du début, le siège de Paris et toutes les opérations en province, en rapport avec la couverture ou la levée de ce siège.

Déjà des voix isolées s'étaient fait entendre dans le même sens. Le lieutenant-colonel Mayer, l'un des esprits militaires les plus vibrants de notre époque, avait écrit ici même en 1902, dans la *Revue Militaire suisse* :

« On se représente la bataille défensive de l'avenir comme mettant face à face deux murailles presque au contact, séparées seulement par l'épaisseur du péril, et cette double muraille va rester presque inerte malgré la volonté d'avancer qu'on a de part et d'autre, malgré les tentatives qu'on fait pour y réussir. »

Et simultanément, dans la *Revue des Deux Mondes*, le général de Négrier, à propos des enseignements de la récente guerre sud-africaine :

« Un fait très important et sur lequel il faut insister s'est manifesté dans tous les combats : c'est l'attriance de l'abri et l'adhérence au sol. Ce sont les deux grands ennemis qui paralysent l'action et affaiblissent le cœur du combattant. Le commandement doit maintenant compter avec eux comme avec des forces de la nature. »

Quoiqu'il en soit, des leçons tirées de l'expérience du Transvaal ou de celle de Mandchourie — là encore Russes et Japonais fortement retranchés attendirent en une veillée d'armes de quatre mois et demi les uns en face des autres, à

portée de fusil, — ou de celle plus ancienne de la Sécession d'Amérique que l'on découvre aujourd'hui¹, les Allemands les adaptèrent mieux que nous à la préparation de la guerre qu'ils méditaient. Sur le théâtre d'opérations de l'Ouest, ils avaient créé une zone où leurs divisions, se maintenant sur la défensive, emploieraient toutes les ressources de la fortification. Nous tombâmes, dès les actions d'août 1914, sur un front cristallisé dans les Vosges, en Lorraine et jusqu'en Luxembourg : tranchées, fils de fer, mitrailleuses et batteries de position, champs de tir préparés ; en un mot, l'ensemble des caractères de la guerre de siège. A le rompre, nos troupes s'usèrent en vain. Mais contre-attaquées ensuite, elles eurent vite fait de s'inspirer de ce qu'elles venaient d'apprendre et les Allemands stoppèrent à leur tour devant les fronts renforcés du Grand Couronné, de la trouée de Charmes, de la Mortagne et des Vosges. Ainsi s'explique la faiblesse relative des oscillations des armées dans cette partie de la lutte : la guerre de mouvement y fut brève et la cristallisation commença là pour s'étendre progressivement de proche en proche, jusqu'à la limite extrême du front.

Une nuance persiste néanmoins dans l'emploi de la fortification par chacun des deux adversaires. Même longtemps après, nos esprits français ne réaliseront point l'unité née de l'identité d'objectif existante entre ouvrages fortifiés permanents et travaux improvisés du champ de bataille. L'ennemi, au contraire, orienté vers les côtés pratiques, matériels, terre à terre de la guerre, tandis que notre mentalité nous porte à ne voir de cette dernière que les parties élevées, a toujours confondu, dans un seul but utilitaire, fortification permanente et fortification passagère. Il a pu dès lors adapter à la préparation tactique des opérations les tendances manifestées au cours du dernier demi-siècle dans l'art des ingénieurs militaires. Et quelles indications précieuses n'avait-on pas à tirer du sens général de cette évolution !

Après avoir d'abord constitué un simple noyau central, qui est le type accompli de la ligne continue, la fortification

¹ J'ai dit ailleurs qu'en histoire militaire, le présent nous aidait à mieux comprendre les événements du passé. *Le vice des coalitions.*

permanente adopta, elle aussi, le perfectionnement des lignes à intervalles. Le général Rogniat les avait préconisées au début du XIX^e siècle. Ainsi naquirent les camps retranchés modernes entourés d'une ceinture d'ouvrages extérieurs dont les intervalles devaient être battus par des feux croisés d'artillerie ou de mousqueterie. Ces forts, on commença par les établir à une distance de 4 ou 5 kilomètres les uns des autres. Puis, la nécessité se fit sentir d'augmenter leur protection par de nouveaux ouvrages intermédiaires. Les intervalles se restreignaient à mesure et, quand s'ouvrit la guerre, la limite était bien imprécise entre un front de fortification permanente et un front de fortification passagère. Dans les deux cas, mêmes troupes ; ne disait-on pas : c'est avec une armée qu'on défend un camp retranché ? — et mêmes matériaux : béton et fils de fer, tranchées, abris-cavernes, téléphones, artillerie lourde, mitrailleuses, projecteurs, ballons captifs, etc.

Le haut commandement allemand s'était si bien pénétré de cette fusion de plus en plus intime que l'on distinguait mal dans la nature des travaux qu'il faisait exécuter en Lorraine, dans la région des Etangs, ou le long de la Brücke, en Alsace.

Chez nous, on persistait dans une séparation didactique. Certes, les travaux du champ de bataille figuraient dans nos règlements. On avait accru, dans les corps de troupes, les dotations en outils portatifs. Mais croyait-on sincèrement à leur utilité ?

On sait ce qu'étaient nos manœuvres d'avant-guerre, toutes issues du domaine des idées, superficielles dans l'ordre des techniques élémentaires. Les manœuvres allemandes ne leur ressemblaient que de loin ; les soldats y creusaient des tranchées pour de bon, ce qui, en 1906, aux manœuvres de Silésie, faisait l'admiration du colonel Driant. Ainsi plus ou moins, chaque année, jusqu'en 1914.

Quant à la fortification permanente, comme aux temps jadis, on la réservait à des spécialistes auxquels on semblait se faire un scrupule de recourir. Par là s'expliquent les abandons successifs de Lille, des places du Nord et de celles en seconde ligne, Reims, Laon, La Fère, au début de la guerre ;

le rôle accessoire attribué au camp retranché de Paris, dans le redressement de la Marne ; plus tard, la suppression pure et simple des gouverneurs de places fortes, que ne remplaceront pas les commandants de régions fortifiées : on le vit bien dans l'incident de Douaumont, en février 1916. A l'examen de tant de faits, ne dirait-on pas qu'une sorte de parti pris nous avait poussé à ignorer sciemment le rôle de l'ingénieur, la valeur des terrains renforcés ? Peut-être faut-il y voir l'un de ces phénomènes psychologiques complexes qui se déroulent dans le moi inconscient des individus. Comment Joffre, ancien officier du génie, montrerait-il mieux l'indépendance de son caractère, l'objectivité, l'équilibre de ses facultés, qu'en affichant une vague déconsidération pour son arme d'origine ? Tant d'autres, à sa place, auraient cédé aux emprises routinières d'une longue carrière !

De toute façon, si nous étions moins préparés que les Allemands à la guerre temporisatrice de positions, nous eûmes tôt fait de nous adapter à elle. La thèse de l'inviolabilité des fronts, à laquelle on se refusait à croire étant pratiquement démontrée, on se mit aussitôt à la recherche de l'aile, avant même qu'il fût question du renforcement nécessaire des lignes. Alors, l'extension démesurée de celles-ci provoqua la révélation d'une troisième notion incluse dans le front continu, la plus représentative aujourd'hui : *l'appui des ailes* à des obstacles infranchissables, la mer d'une part, une frontière neutre de l'autre.

Extension du front dans le plan allemand ; cette mesure se conçoit pour un pays de soixante millions d'habitants et qui dispose par suite d'une importante supériorité d'effectifs.

Nous, dont les forces numériques sensiblement plus faibles se trouvaient davantage ramassées sur un théâtre d'opérations moins étendu, avons cherché aussitôt à nous étendre pour répondre à la menace allemande. On a déjà signalé l'envoi de l'armée Lanrezac sur la Sambre. Simultanément, le général d'Amade débarquait à Arras avec les divisions territoriales qu'on lui avait laissées dans les Alpes, faute de pouvoir les transporter plus tôt. Ce fut ensuite la formation de l'ar-

mée Maunoury à Amiens dont l'action heureuse ne se fit sentir que sur l'Ourcq.

L'ennemi battu sur la Marne, poursuivi jusqu'à l'Aisne, vient alors la Course à la mer. Chacun prolonge son front, s'efforce d'atteindre l'aile pour déborder la partie déjà figée de la ligne devant laquelle on s'avoue impuissant. Ce geste, si instinctif au point que l'on ne saurait préciser celui des deux adversaires qui manœuvre pour attaquer et celui qui s'efforce au contraire de se couvrir, fait aboutir à la mer du Nord. Sur six cents kilomètres d'étendue, les armées sont immobilisées ; elles s'enterrent dans un lacis compliqué de tranchées, se couvrent par des réseaux de fils de fer et s'organisent pour durer, en attendant qu'à l'intérieur les industries nationales reprennent leurs fabrications, puissent fournir l'immense matériel dont l'urgence est avérée. C'est, au sens propre du mot, le début du front continu intégral. Le voilà désormais en possession de tous ses éléments. Situation instable, dans l'esprit de chacun : elle se prolongera plusieurs années, presque jusqu'à la fin de la guerre.

Cette extension du front jusqu'à heurter à des obstacles infranchissables, pour si étrange qu'elle nous apparut, avait pourtant été annoncée et avec une précision qui pourrait faire croire à une sorte de prescience divinatoire. Dans l'article de 1902 du lieutenant-colonel Mayer déjà signalé, après avoir fait allusion à la rigidité progressive des fronts, l'auteur continuait :

« L'une de ces lignes cherchera, ne pouvant réussir de front, à déborder l'autre. Celle-ci, à son tour, prolongera son front, et ce sera un concours à qui s'étendra le plus, dans la mesure où son effectif le lui permettra. Ou du moins les choses se passeraient ainsi si on pouvait se développer indéfiniment. Mais la nature présente des obstacles. La ligne s'arrêtera à un point d'appui, à une mer, à une montagne, à la frontière d'une nation neutre ».

En dépit des apparences, le lieutenant-colonel Mayer n'est point que je sache, un sorcier, ni même un anticipateur à la façon de tel imaginatif moderne. Sa prédiction reposait sur des bases qu'il est, *aujourd'hui*, facile de dégager ; mais qui

exigeaient alors beaucoup de perspicacité et des réflexions nombreuses.

L'image d'un siège répond à merveille à l'idée de la continuité du front, en particulier à cette absence d'aile qui interdit le débordement. Bien des écrivains militaires d'avant-guerre y avaient fait allusion. La plupart n'en avaient tiré que des conclusions relatives à la tactique élémentaire, au rôle respectif des différentes armes, adaptant à la guerre de campagne les procédés techniques de la guerre de siège. Pour faire une lumière complète, il fallait coordonner la notion de cette guerre de siège avec celle, aussi vieille, de la manœuvre sur l'aile.

Plus vieille, dirions-nous ; autant que l'humanité elle-même. Dès que deux hommes entrèrent en lutte, ce fut à qui surprendrait son adversaire en le frappant dans le dos. Tout l'art de la guerre ne se résume-t-il pas en ceci : menacer les communications de l'ennemi sans compromettre les siennes ?

Longtemps, ce second terme de la proposition avait marqué la limite des possibilités de chacun. Turenne, Frédéric II s'en tenaient à de simples menaces obliques, n'excédant pas les bornes des champs de bataille réduits de leur époque. Les armées dynastiques d'autrefois, maintenues en bloc serré par suite de la nature mercenaire du recrutement, ne pouvaient couvrir leur ligne d'opérations qu'autant que celle-ci les reliait par le chemin le plus court avec la source de leurs ravitaillements. Au moindre écart, toute sécurité dans l'appareil des transports de l'arrière se voyait compromise. Accroître les fronts en conséquence, on le faisait bien autant que possible, mais les effectifs faisaient défaut ; en outre, des lignes rigides étendues étaient difficiles à mouvoir, et trop rares les terrains assez dégagés pour qu'on pût se former en bataille. Turenne préférait les petites armées ; cela n'allait pas sans raisons.

Cette impossibilité d'accroître les fronts, c'est peut-être une des principales causes de l'allure traînante des guerres d'ancien régime...

En créant les armées nationales, la Révolution française permit de s'affranchir de ces servitudes. Désormais les menaces

d'ailes ne résulteraient plus seulement d'un dispositif tactique adopté à la vue même de l'ennemi ; elles pourraient être continues en germe dans le rassemblement stratégique des forces. Une majeure souplesse organique rendait moins étroite la tyrannie des communications. On sait l'habileté avec laquelle, en cours de campagne, Napoléon changeait sa ligne d'opérations. Comment d'autre part ne pas remarquer une tendance à l'agrandissement des fronts dans les dispositifs de 1796 sur les Alpes avec prolongement vers Savone, de 1805 sur le Rhin ?

Plus près de nous, mêmes constatations. Au Transvaal, les Boers donnent au front de combat des dimensions extraordinaires par rapport à leur effectif. Au profit de ce dernier, ils exploitent la puissance à peine soupçonnée du fusil à répétition et de la poudre sans fumée. En Mandchourie, les Russes sont liés au Transsibérien dont le faible débit ne permet pas à leur commandement de prendre l'initiative des opérations. Ils s'installent sur un large front, se retranchent dans des lignes qu'ils développent, comme devant Moukden, jusqu'à 100 kilomètres. Pour les prendre à revers, force sera aux Japonais de consacrer un temps, des moyens considérables et de manœuvrer, non sans risques d'ailleurs (voir Kuroki à Liaoyang).

Dans les deux cas, en Afrique comme en Asie, les effectifs de la défense ne sont pas tels qu'ils empêchent tout débordement à l'assaillant. Les théâtres d'opérations sont si vastes qu'aucun des partis en présence n'en peut atteindre les extrémités ; une saturation d'effectifs est irréalisable. Les 400 000 hommes du maréchal Oyama engagés à 300 kilomètres dans l'intérieur du continent jaune, cela fait une densité peu différente de celle représentée par les 200 000 hommes de Napoléon parcourant l'Europe centrale. Si délicate que devînt de jour en jour la manœuvre sur l'aile, point encore d'impossibilité absolue ; au commandement d'imaginer les modalités propres à la faire aboutir.

Dans la Grande Guerre, pour la première fois, on atteint cette saturation d'effectifs. Voilà la nouveauté. A vol d'oiseau, il y a 500 kilomètres du Pas-de-Calais à la Suisse. Sur cet isthme, 5 millions d'hommes sont engagés ; soit, pour chaque

belligérant, une moyenne de 5 hommes au mètre courant. L'étirage du front jusqu'aux extrémités n'est plus une utopie. De ce côté agiront les armées les plus solidement organisées, les mieux pourvues en matériel de guerre. En arrière d'elles, pour faciliter leur consolidation, elles disposeront de vastes industries modernes dont toute l'activité s'orientera vers les fabrications d'armes et de munitions.

Enfin, une dernière considération. Moins signalée que les précédentes, elle a pesé pourtant dans la réalisation du front continu : c'est le progrès des communications dans la zone de combat envisagée, Belgique, Rhénanie, Nord et Est de la France. On connaît les précautions jadis prises par les généraux en chef pour ne pas compromettre leur ligne unique de communication. Désormais, la multiplication des voies ferrées ou de routes ouvertes à la traction automobile permet d'organiser autant de lignes que l'exigent les fronts à ravitailler. Ainsi, le fragile cordon ombilical reliant les armées à leurs bases de réapprovisionnement s'est mué en un large faisceau de courants de transports. D'où, pour les troupes, la faculté de s'étaler sur de vastes zones sans crainte de manquer des matériaux qui leur doivent venir de l'arrière.

(A suivre.)

J. REVOL.